

SANDRINE ORHAND :

L'invention d'un dire (2)

INTERVENTION A LA JOURNEE D'ETUDE DU CREATI 'AUTORITE ET SUBJECTIVITE' LE
24 MARS 2016 A ST JACUT DE LA MER (22)

"Autorité et subjectivité", l'articulation de ces deux termes peut amener à formuler plusieurs questions : Comment le sujet prend position devant l'Autre porteur d'une fonction d'autorité? Est-ce pour lui un représentant de la Loi à qui il peut dire "oui" , en acceptant son autorité, dans un consentement qui met en jeu l'Idéal du Moi, soit le point d'où il se voit aimer par l'Autre? Ou est-ce que l'Autre de l'autorité, auquel le sujet est soumis, est une figure sans Loi, une figure du Tout Puissant, qui ne pourra engendrer que du désastre dans la subjectivité ? Donc il y avait soit l'Autre de la Loi qui vous oblige mais qui vous reconnaît et dont on accepte son autorité, soit l'Autre de la loi qui vous abolit, qui vous annule, et dont on conteste son autorité. Mais aujourd'hui, se fait entendre sur la scène du monde cet autre symptôme, nouveau, la radicalisation des jeunes autour de l'Idéal islamiste, dans une soumission extravagante au grand Autre totalitaire ; l'irruption du réel des attentats au coeur de la cité nous contraint, nous oblige à en retrouver un ordre de raison.

Mais on pourra élargir la vue et se demander aussi : Qu'est-ce qui fait autorité, aujourd'hui, pour le sujet de notre modernité? Qu'est-ce qui est au commande pour décider de son désir, de sa jouissance, de ses amours, de ses haines? Nous verrons qu'au coeur des institutions médico-sociales où nous travaillons, se trament les effets de ce discours contemporain – que l'on pourra appeler discours capitaliste - et qu'il déploie ses incidences au niveau de la conception même que l'on a des voies par lesquelles doit passer l'humanisation.

Sur un plan clinique, la question de la psychose, nous emmène vers la prise en compte de certains paradoxes dans le rapport du sujet psychotique à l'Autre de la Loi ; d'une part, le sujet psychotique, qui n'a pas intégré la Loi, peut non seulement destituer l'Autre porteur d'autorité, mais aussi subir avec ravage la mise en fonction d'une posture d'autorité à son égard, mais d'autre part il peut chercher un appui sur l'énoncé de la Loi, sur la littéralité de l'énoncé de la Loi, mais aussi sur l'Autre de la Garantie.

1- Cartographie de notre modernité : la chute de l'idéal

Nous sommes sensibles à cet égarement des subjectivités lié à la chute des idéaux. Des jeunes sont en mal de cause pour construire leur vie, en mal de représentations avec lesquelles s'insérer dans la société. Un profond trouble concerne les idéaux de notre époque, idéaux à travers lesquels se nouent l'individuel et le collectif.

La notion d'Idéal nous convoque, d'abord, à travers ce qui explose à la face du monde, ce nouage mortifère entre violence et idéal ; des jeunes dans l'impasse, et qui , devant le sentiment qu'ils n'ont pas de place, devant l'impossible subjectivation de leur être au monde, se détachent de façon violente et définitive de leurs référents familiaux, culturels, se détachent de ce qu'ils sont, de ce qu'ils ont été, des blessures qu'ils ne peuvent plus porter, en inventant leur place ailleurs, mais dans un ailleurs mortifère.

Des jeunes n'arrivent pas à sortir de leur enfance, n'arrivent pas à reconfigurer leur narcissisme sur un idéal. Freud avait cerné le travail subjectif de cette période de l'adolescence où il ne s'agit rien de moins que d'accomplir *"une des réalisations psychiques les plus importantes mais aussi les plus douloureuses de cette période, l'affranchissement de l'autorité parentale, grâce auquel seulement est créée l'opposition entre la nouvelle et l'ancienne génération, si importante pour le progrès culturel"*. (Trois essais sur la théorie de la sexualité, 1905)

Nous l'entendons dans les trajectoires de jeunes qui ont tout quitté, des jeunes non pas issus de l'immigration mais des jeunes issus des classes moyennes, parfaitement intégrées dans la société, s'affranchir de l'Autre n'est pas possible par les voies habituelles du détachement. S'affranchir de l'Autre parental suppose abandonner *"le narcissisme primaire"* (Freud, Pour introduire le narcissisme, 1914) lié à la position infantile au moyen du *"déplacement de la libido sur un idéal du moi"*. L'idéal du moi concerne les objectifs auxquels le sujet veut s'égaliser et le moi-idéal, c'est celui qui veut être aimé, inconditionnellement. Le narcissisme n'arrive pas à se reconfigurer. Le djihadisme serait l'invention d'une solution sous la forme d'une exfiltration par le haut, par l'Idéal, une façon de renouer le vivant des pulsions à l'Autre de l'Idéal sur le versant d'une jouissance de la haine et de la destruction, une jouissance nihiliste.

Au café littéraire que j'anime avec des collègues éducateurs à la Maison des Enfants au Pays, nous écoutons des chansons que les jeunes choisissent, nous regardons les clips vidéos, nous lisons ensemble le texte des chansons de rappeurs; il s'agit souvent de jeunes issus de la deuxième génération d'immigrés. Qu'entendons-nous de façon répétitive, au travers de textes : l'avenir grévé, l'agonie de soi, les narcissismes dévastés, la subjectivité atteinte dans le sentiment de la légitimité de vivre, le désespoir et l'angoisse identitaire de n'être rien, des conditions sociales où des humains sont réduits à des choses dérisoires, des sujets qui se tiennent au-dessus de l'abîme, confrontés à la douleur d'exister.

Nous voyons là exprimés les effets de ce qu'on appelle, avec J.Lacan, le discours capitaliste qui réduit le sujet à être un homme jetable, et pour ces jeunes issus de l'immigration malmenés par la ségrégation et souvent l'humiliation de leurs parents, l'absence d'Autre pour les porter vers une autre rive, l'absence de discours pour leur ouvrir une place possible dans la société. L'incroyance en l'Autre résonne bruyamment.

Alors quelles ressources ont-ils pour traiter la douleur d'exister ? Ici, à travers la création artistique langagière et musicale du slam, du rapp, nous trouvons la portée d'un dire qui cherche la reconnaissance de leurs subjectivités blessées, un dire d'ailleurs qui met en scène la figure de l'insurgé du XXI^{ème} siècle, s'insurger sans pour autant adhérer à une construction idéologique, un dire qui s'affirme dans une lutte contre l'ordre établi, mais aussi un dire porteur d'espoir, et du goût de la vie, qui ne recule pas devant la rencontre avec l'autre sexe. En tout cas, il y a invention d'une nouvelle langue qui tisse la morosité ambiante, la chute de l'idéal, aux forces de vie : Ritsa chante *"Là c'est die... Et je m'enjaille, jaille, jaille, La c'est die die die, J'fais mes bailles bailles bailles Vas-y Whine whine whine Et j'menjaille jaille jaille...."* Un nouveau dire, des nouvelles rimes propre à une nouvelle génération, une nouvelle prose qui fait point de ralliement d'une certaine jeunesse française malmenée.

Le discours de la modernité, discours que nous appelons scientifico-capitaliste, c'est le fait que n'est plus prescrit ce qu'il faut faire en tant qu'homme, femme, père, mère, fils, fille..., la subjectivité est beaucoup moins appuyée sur les identifications sociales, ce qui libère du poids de la tradition, de la contrainte, ce qui ouvre du nouveau, des nouvelles façons de poser son être au monde en rupture parfois avec la tradition contraignante. C'est aussi la promotion des objets du marché pour tenter de combler le manque-à-être, produisant cette aspiration par l'univers marchand

: consommer. La valeur est celle du pouvoir d'achat. Pour autant, l'aspiration à être comblé par des produits du marché n'élimine pas l'effet manque-à-être, c'est même le contraire, il le redouble, avec un pousse-à-jouir, une quête de jouissances. Le discours de la modernité ouvre tous les possibles certes, toutes les quêtes de jouissance, mais il laisse aussi l'individu beaucoup plus seul face aux aléas de la vie. Dans notre monde moderne où plus grand chose n'est voilé, où la jouissance des corps s'étale sur les écrans, comment construire, de façon tranquille les positions masculines, féminines? La rencontre avec le coran se place parfois ici, la rencontre d'un texte qui devient un guide.

Le discours qui porte notre modernité, ne se fait plus porteur d'un point d'impossible dans l'accès aux jouissances : comment, dès lors, chacun traite ce point d'impossible ? Notre modernité laisse le sujet avec ses propres ressources pour traiter ce point. Comment traiter sa castration, c'est-à-dire les limitations qui s'imposent ? Parfois, comment traiter la haine de soi, la haine des autres ? Dans l'évitement de cette confrontation, il y a le recours possible à des pratiques pour amplifier la jouissance, dans des excès de violence, de drogue. Mais aussi, nous l'avons vu, chez des jeunes qui se radicalisent, il y a la tentation totalitaire, celle d'être assignée à un cadre autoritaire qui soulage de l'exercice de sa propre liberté et de la responsabilité de ses choix

Puisqu'il n'y a plus d'Autre consistant pour imposer ses normes, significantes, nous voyons s'imposer le poids du modèle, des normes bâties sur l'imaginaire. J'emprunte à Colette Soler, psychanalyste des Forums du Champ Lacanien sa définition de la masse capitaliste, qui se présente sous la forme d'un agrégat (comparaison est faite avec la boîte de petits pois) : regroupement d'individus qu'aucun lien libidinal ne soude entre eux, à la différence de la foule freudienne dans laquelle les individus sont soudés par un lien social, se reconnaissent et s'identifient du fait de leur amour du Un. La masse capitaliste se définit par l'agrégat, l'homogénéisation, et la ségrégation des populations selon des identités sociales et culturelles mais ségrégation aussi selon des modes jouissance spécifiques (il y a plusieurs boîtes de petits pois). La ségrégation est "*un traitement de la différence par le réel du parcage*" (C.Soler) ; concentration d'individus qui partagent les mêmes traits : des traits de jouissance communs, des traits de mêmeté.

Donc il s'agit de s'identifier en se regroupant selon des traits de mêmeté, des traits de jouissance communs, en cherchant à avoir des reconnaissances particulières ; le sujet ne paraît plus trouver son compte dans le système en termes de reconnaissance, et cherche à radicaliser le principe éthique de l'égalité en demandant le droit d'avoir des reconnaissances particulières ; droits liés à une communauté sexuelle particulière, droits liés aux individus affectés d'un handicap particulier, le droit des usagers des institutions dans le champ médico-social...On assiste à cette multiplication des demandes identitaires, le préjudice devenant le moyen idéal pour obtenir la reconnaissance. La recherche de "plus-de-jouir" déclenche du "plus-à-s'identifier".

2 - Le paysage de la modernité au sein de nos institutions du médico-social

La norme au sens du modèle, l'homogénéisation et la ségrégation, effectivement, nous les retrouvons au sein de nos institutions médico-sociales et sanitaires.

La ségrégation : par exemple, le regroupement des sujets dits "autistes" sur le même site, pour des IME – ou des sections d'IME - dédiés à leur accueil : on peut interroger la pertinence de mettre ensemble des sujets qui, de structure, ne font pas lien, de mettre ensemble des individus qui se définissent du trait commun du refus de l'Autre.

Le pousse à une demande identitaire : le pousse à identifier l'autisme par exemple, en obtenant un diagnostic auprès d'experts, pour ensuite alimenter un discours des droits des usagers en matière

d'éducation spécifique en direction des autistes.

Le pouvoir de la norme : c'est le projet d'humaniser en normativant le comportement. Les "bonnes pratiques" recommandées par la Haute Autorité de Santé essaient d'asseoir le pouvoir de la norme comportementale. avec ce qui en serait solidaire : la désubjectivation du soin et l'abandon du savoir. La clinique descriptive en lien avec les DSM (Manuel Diagnostique et statistiques des troubles mentaux) évacue les termes d'autisme et de psychose tels qu'ils apparaissent dans l'histoire de la psychiatrie infantile, on assiste ainsi au démantèlement de tout le savoir psychiatrique, psychanalytique élaboré depuis les années 30, mettant en souffrance la construction d'un repérage clinique.

Dans le champ des "méthodes" éducatives, méthodes comportementales, il y a cette dérive possible conduisant les éducateurs ou des psychologues experts en éducation à s'identifier totalement à l'éducateur, à s'identifier strictement à leur fonction, dans un discours du Maître féroce. La notion de "méthode", qui vise à réduire l'insupportable de celui qui n'entre pas dans le lien social, offre cette pente, cette dérive vers une radicalisation sur l'idée que "c'est éduicable" quelque soit la butée rencontrée, tentative de refoulement de l'impossible freudien. Rappelons que Freud évoquait 3 métiers impossibles : Eduquer, Gouverner, Guérir.

Est promue une société de l'ordre où il s'agit de mettre dans le rang dans une recherche de normalisation par formatage, par aliénation forcée à l'Autre en cherchant à y faire entrer tout du sujet avec cette visée totalitaire qui est de soumettre l'autre radicalement à sa Norme.

Comment penser autrement l'humanisation?

3 – L'humanisation par appui sur la fonction Père

Qu'est-ce qu'une clinique qui travaillerait à humaniser par appui sur la fonction Père? Rappelons qu'avec Freud, *"le père s'avère être celui qui préside à la toute première identification, et en ceci précisément, (qu') il est, d'une façon élue, celui qui mérite l'amour"* (J.Lacan, Séminaire L'envers de la psychanalyse). Retenons cette dimension de l'amour qui sera en jeu, ce que nous appelons le transfert.

Lacan, toujours, pour élaborer ce qu'il appelle la fonction paternelle en tant qu'elle est le support de la *"constitution subjective"* – nous sommes au coeur de notre question sur la subjectivité – , fera valoir le *nom* du Père ; ceci pour le distinguer du père de la réalité, de père géniteur, du père de la famille, mais au fil de son élaboration, il évoluera sur la conception qu'il a de l'efficace de ce nom.

Tout d'abord, dans ce que Lacan appelle la Métaphore paternelle (années 1950), le Nom-du-Père est un signifiant qui vient symboliser le désir de la mère, lui donner sens, et par là introduit la castration : la mère séparée de son objet qu'est son enfant, l'enfant séparé de sa mère : donc, ici, Nom-du-Père ou fonction paternelle comme principe de séparation entre l'enfant et son Autre primordial, porteur de la Loi universelle de l'interdit de l'inceste qui permet de décoller le sujet de l'Autre primordial, lui donnant ainsi sa consistance subjective.

J.Lacan va s'apercevoir que ce père ainsi défini par le tout symbolique, ce père interdicteur, sévère possiblement féroce peut faire des dégâts dans la subjectivité. Il va redéfinir le Père en venant le saisir sous l'angle du réel de son désir ; réel, c'est-à-dire au sens d'une position libidinale ; non pas celui qui fait la Loi à la mère mais celui qui est porteur d'un désir qui n'est pas anonyme, qui désire la mère, qui en désire une, une femme et qui peut prendre soin paternel de ses enfants ; avec un désir qui peut se nommer, au moins dans un mi-dire. En poursuivant son élaboration, Lacan

arrivera à la thèse du "père nommant" en tant que sa fonction "est de donner nom aux choses..." et en tant qu'il est "quelqu'un (qui) se lève pour répondre". Le Père devient ainsi celui qui peut se faire responsable.

Nous arrivons donc à cette thèse essentielle ; la fonction du Père devient une fonction de nomination, le Père est porteur d'un dire qui nomme : Tu es ma femme, Tu es mon fils, Tu es ma fille, Tu es de mon Ecole, de mon Parti.... Le dire du père, c'est un dire qui fonde le sujet, "n'homme" écrit Lacan pour faire entendre que la nomination fait l'homme. "Et cette nomination n'est pas le privilège des pères, c'est le contraire, c'est la nomination qui est père." (C.Soler, article Des pères sans raison, in Les pères au XXI^{ème} siècle, p.136)

Une clinique appuyée sur la fonction Père, serait une clinique qui prend le risque de la rencontre et du transfert, ce dernier toujours lié à un nom, autrement dit qui travaille avec la dimension de l'amour, ce serait une clinique où le praticien s'engage avec un désir qui n'est pas anonyme, qui risque une parole qui est la sienne, qui convoque la dimension de la parole au sein d'instances pour qu'ait chance qu'un Dire puisse résonner et produire des effets de subjectivation. Des histoires de rencontres, donc affaire de contingence; l'évènement de nomination est contingent.

Faire oeuvre de soin paternel, serait chercher le soin du côté des effets de nomination en mettant en jeu la fonction du Dire, alors que le soin, versant maternel serait une mise en jeu de la demande, d'une part en étant réceptif à la demande qui s'énonce, éventuellement en l'interprétant, - qu'est-ce qu'il me dit, qu'est-ce qu'il me demande, même sans les mots? - et d'autre part, en pouvant assumer des demandes : "Je te demande de ..."

Je travaille à la **Maison des Enfants au Pays**, située sur la commune de Poligné, près de Rennes, anciennement Institut de Rééducation Psychothérapeutique, puis transformé en Institut Médico-éducatif (I.M.E) de 20 places pour recevoir des jeunes de 10 à 20 ans présentant des troubles dits "envahissants du développement".

C'est une institution qui n'est pas née de la dernière pluie ; elle n'est pas née du discours de la science qui promeut une conception instrumentale du langage réduit à la communication et au pragmatisme utilitaire, elle n'est pas née d'un discours biologisant avec un sujet qui serait entièrement déterminé par ses gènes et donc irresponsable. C'est une institution "historique", au sens d'une institution qui a une histoire, qui s'appuie sur des noms, sur des grands noms qui ont transmis une éthique du soin autour de la prise en compte de l'existence du sujet de l'Inconscient – S.Freud, F.Tosquelles, J.Oury, F.Dolto, M.Mannoni, puis plus tard J.Lacan –, et sur celui de son fondateur – Christian Lucas – porteur d'un désir, non conventionnel en son fondement : en ce sens, c'est une institution appuyée sur des Noms du Père qui font référence. Elle s'appuie également sur une expérience de plus de 30 ans dans l'accueil de jeunes autistes et psychotiques ; ouverte en 1982, elle est née d'une autorisation à lancer des expériences innovantes dans le champ médico-social à contre-courant de toute idée ségrégative, avec un projet orienté vers l'intégration des enfants dans le tissu social environnant. La conception du soin et de l'accueil vient d'une part de la psychothérapie institutionnelle (hommage à J.Oury) : comment maintenir vivant au niveau de l'institution un espace de rencontre, de soin, tel qu'il produise pour tous, soignants et soignés, des effets d'apaisement, d'inventions et de création? Comment penser des espaces d'accueils, des lieux où s'effectuent des *greffes de dire*? - et d'autre part de la psychanalyse : comment un sujet peut modifier ses modalités de jouissance, avec quelles inventions singulières il peut venir se situer dans le lien social?

Je partirai néanmoins de ce constat : la force du discours normatif, y compris dans une institution

orientée comme la notre. De façon générale, dans nos écoles, dans nos institutions, parfois dans nos bureaux, l'Autre de la norme frappe fort: on entend "c'est pas adapté", parole qui résonne souvent dans les couloirs, où l'on voit le comportement "non adapté" mesuré dans son écart à la Norme.

Cependant, en tension avec ce Maître de la Norme adaptative, il y a une autre parole qui se cherche, celle qui va essayer de reconnaître le sujet à l'endroit de son symptôme, dans sa singularité et dans son mode de réponse, tout inadapte au lien social soit-il, c'est-à-dire en décalage avec "le vivre ensemble" comme on dit. Cette parole là, elle n'est pas en prêt-à-porter, en prête à l'emploi, elle a besoin de temps pour se construire, pour s'élaborer.

Si cette parole se cherche, c'est que notre institution s'oriente d'un choix, celui d'inscrire nos pratiques dans le champ de la clinique. Rappelons qu'avec J.Lacan, la clinique, c'est ce qu'il appelle le réel, c'est-à-dire l'impossible. Ce choix de la clinique, c'est : devant l'impossible..... à éduquer, à supporter, à saisir, prendre une position éthique qui est celle de ne pas céder devant cet impossible.

Donc devant ce réel impossible à réduire, impossible à comprendre, impossible à supporter, bien sûr que la première réponse, c'est celle de vouloir faire plier l'Autre à nos normes, au commun du discours, une première confrontation se fait avec le maître des Normes. Mais là où nous sommes engagés dans notre choix éthique, c'est de ne pas forcer l'adhésion à cette Norme. Pourquoi? Parce qu'un sujet entendu dans sa singularité, c'est l'humanité qui gagne.

Ce choix éthique est une invitation à ne pas reculer devant sa propre énonciation, ce qui suppose que le praticien soutienne sa pratique en y investissant son désir.

Que peut-être la fonction du directeur, si celui-ci n'est pas entièrement noyée dans la charge administrative, et qu'il accepte de se faire porteur de l'autorité, voire de la fonction Père?

Notre institution s'appuie sur cette fonction, qu'Un soit en position d'incarner le Nom-du-Père, qu'Un soit en position d'être interpellé quand quelque chose se passe qui franchit les limites du possible, qu'Un soit en position de se lever pour répondre, ce peut être par la voie(x) du directeur, ce peut être par la voie(x) d'une autre personne, ce peut être par la voie d'une instance qui a pour objet le dire, un dire qui n'est pas médire. Une institution où il y a du père, ne veut pas dire qu'Un se prenne pour Dieu le Tout-Puissant mais qu'Un s'autorise d'un désir qui lui soit propre pour être le représentant de la Loi, pour prendre la charge d'énoncer, à sa manière, l'impossible, quelque chose comme " ce que tu fais là, c'est pas possible" au nom de la collectivité humaine.

Que voyons-nous? Que le sujet autiste peut donner du prix à la présence, à la voix, à l'interpellation par le directeur, qu'il peut s'appuyer sur son nom dans certains cas. Que le sujet psychotique, qui n'a pas intégré la Loi, – forclusion du Nom du Père – , peut destituer l'Autre porteur d'une autorité, mais qu'il peut chercher néanmoins auprès de celui qui incarne l'Autre de la Loi une garantie sur un certain ordre du monde et sur la valeur de son être au monde : c'est le cas d'Augustin que nous recevons à la MEAP depuis 7 ans.

Augustin

En novembre 2013, l'association Les enfants au Pays a organisé une journée d'étude intitulée "Partir...", il s'agissait de réfléchir à cette question : comment penser l'avenir et construire un ailleurs pour des jeunes qui n'ont pas l'appui d'un désir pour se projeter dans un futur. Dans la suite de l'actualisation de cette question, nous avons mis en place une commission spécifique intitulée "Avenir", sorte de table-ronde avec plusieurs professionnels où est convoqué chaque jeune, afin de prendre des dispositions pour construire avec lui cet "avenir". Mal nous en a pris, peut-être, car

comment y a répondu Augustin, jeune qui a actuellement 22 ans : le jour de sa commission Avenir, il était dans les toilettes enduit de caca jusqu'au torse. Il dit alors ne pas vouloir grandir et ne jamais vouloir quitter l'institution.

Puis, il s'est mis à faire disparaître par le trou des toilettes toutes sortes de serviettes, gants de toilette, serpillères – ceux ayant probablement servis à sa toilette lors "d'accidents" encoprésiques – jusqu' à boucher les canalisations d'évacuations des eaux usées, mettant ainsi en danger sanitaire l'établissement.

Quelle autorité convoquer pour remettre un semblant d'ordre dans le monde?

Augustin, interrogé sur sa responsabilité, a nié tout d'abord y être pour quelque chose, s'insurgeant d'être accusé à tort, se présentant comme victime de la malveillance de l'Autre à son égard. La dialectique avec l'Autre se coince là dans une position de victimisation. Alors nous avons pris les choses autrement : faire le constat qu'il était concerné mais sans questionnement ; il nous a alors dit vouloir mettre la zone, vouloir faire fermer l'institution, "comme ça tout le monde part en même temps", ou alors si lui s'en va, c'est l'institution qui est détruite. Finalement, il nous a dit "qu'il n'y avait peut-être pas d'explication à ça". Evidemment, Augustin est dépassé par ce qui lui arrive.

Sur le plan clinique, comment faire passer sur le plan de l'appropriation subjective et du savoir des agissements dans lesquels il ne se reconnaît pas? Sur le plan institutionnel, comment l'arrêter et l'empêcher d'endommager les canalisations souterraines de l'institution, avec ce danger réel de bouchage et de destruction d'une pompe de relevage permettant l'évacuation des eaux? Comment le convoquer du côté d'une responsabilité dans cette configuration de refus d'attribution subjective?

Les agissements d'Augustin nous ont collectivement mis à la question. Nous avons tout d'abord compris qu'il n'y avait aucune perspective dans le fait de l'interroger sur son éventuelle implication car son discours était toujours le même : comment se fait-il qu'on puisse l'accuser ainsi? Nous avons compris qu'il fallait partir du constat qu'il ne pouvait s'empêcher de boucher ces trous de toilette. Donc le constat à la place de l'interrogation : le constat a le mérite de nous impliquer, nous, dans sa question en ne lui faisant pas obligation d'en passer par une attribution subjective de ses actes qu'il ne peut pas faire. C'est ce qu'on appellera "prendre en compte le réel de sa structure" de psychose.

Le diagnostic a été fait dans son enfance d'une psychose symbiotique, tel que définie par Margaret Malher, psychiatre et psychanalyste, en 1946 : état d'indifférenciation et de fusion à la mère dans lequel le "je" ne se différencie pas du "non je", l'enfant se maintient dans une illusion d'omnipotence au sein d'un lien très ambivalent à la mère. Le processus de séparation-individuation n'aboutit pas, le sentiment d'identité individuelle ne se construit pas, il n'y a pas la possibilité d'un fonctionnement autonome séparé. La psychose symbiotique maintient un lien délirant à une mère archaïque projetée sur tous les objets, cette relation symbiotique sera maintenue en déniait la réalité. Toute coupure dans cette relation sera vécue dramatiquement, avec déclenchement d'angoisses massives d'annihilation Associée à cette absence d'individuation, il y a l'incapacité à internaliser la représentation de l'objet maternant, et par la suite, il lui est impossible de s'en libérer.

Augustin a été séparé de sa mère à l'âge de 12 ans par décision de justice ; décision venue à la suite de plusieurs signalements faits au procureur pour suspicion de maltraitance maternelle. "*La justice a bien fait son travail*", a-t-il confié. Il sait que la relation à sa mère s'est dégradée au moment où son beau-père est entré dans la vie de sa mère et lui a fait des enfants. A ce moment là, sa mère l'a abandonné, dit-il. Il faut entendre que le lien symbiotique a été entamé et a fait catastrophe ; un drame qu'il ressent au sein de fictions qui décrivent ce moment où sa mère n'a plus été là, moment où sa mère n'a pas répondu.

Il a des angoisses face à l'extérieur, il a peur d'être aspiré ou noyé dans les toilettes, de rétrécir pendant la douche et de partir avec l'eau. Il a un symptôme d'encoprésie, réactivé de plus belle à chaque fois qu'il doit quitter sa mère, une famille d'accueil, et à chaque fois que l'Autre se distancie, se sépare....le lâche en quelque sorte. Il a alors la sensation que l'Autre le déteste. Plutôt que d'être soumis à l'Autre qui le laisse en plan, c'est lui qui éjecte l'Autre, le dénigre, le maltraite, dénonce son incompetence, sa malveillance. Il s'est structuré avec le rejet, en étant objet du rejet de l'Autre, qu'il retourne en haine de l'Autre. Il s'identifie à un robot qui détruit la planète, un robot qui abrite un monsieur tellement retranché qu'on ne l'aperçoit pas.

Augustin n'est pas séparé de l'Autre, de structure, mais il a fait, à la MEAP, un travail de séparation d'avec sa mère. Il a construit sur cette place maternelle évidée un lien avec l'institution d'une manière telle qu'il a réinstitué une symbiose avec elle; "je suis l'institution" peut-il dire, dans une posture où il aime à se proclamer Chef, en "maître de l'univers", la forclusion du Nom du Père le pousse à trouver la valeur de son être dans un statut d'exception sur la pente de la mégalomanie : "*Vous êtes soumis à mes lois, y compris le Bon Dieu*". Il est le chef de la planète mais il me propose d'être sous-chef. Augustin a besoin de l'Autre, nous verrons pourquoi.

Au sein de la relation transférentielle, dans la rencontre que j'ai avec lui, Augustin fait la différence entre les fous et lui : les fous se croient vraiment "chef". Quand les gens se mettent au pied de quelqu'un: c'est un délire. Lui, non, ce serait trop de responsabilité. "*Que je sois le chef de moi-même, c'est déjà beaucoup!*" Augustin n'est pas délirant, au sens d'une posture paranoïaque, néanmoins sa psychose se traduit dans cette posture identitaire délirante autour de la figure du maître du monde, lui permettant de donner forme langagière à sa haine. Ce qu'Augustin donne à entendre également, c'est que le transfert le rend moins délirant.

Si l'Autre, l'éducateur par exemple, veut le mettre sous sa loi, il dénonce : On m'oblige à être l'escave....et il renvoie aux uns la misérabilité de leurs propositions éducatives, aux autres leur incohérence, leur malfaisance déguisée, aux psy le blabla de leur parole....Il a le verbe bien aiguisé, il est fin psychologue pour percevoir au-delà des paroles. Sûr que dans ces conditions, il s'attire le rejet.

Alors, pourquoi passer par le trou des toilettes toutes sortes de linge? Est-ce le retour d'une peur archaïque d'être aspiré, noyé dans les toilettes au moment où il se sent poussé à devoir quitter, à devoir se séparer ; en bouchant le trou, il se met à l'abri de disparaître. Oui, d'accord, mais comment faire avec "sa solution" qui endommage le fonctionnement de l'institution? Comment traiter son lien un peu délirant tout de même à l'institution?

Nous avons produit plusieurs réponses, au fil de nos élaborations.

1. La mise en jeu de l'Autre de l'autorité qui l'invite à se démasquer, à se dénoncer. Peine perdue.
2. La tentative de faire jouer la garantie de l'Autre par la nomination d'un garant de son accueil sur chaque demi-journée, donc de façon assez serrée, son référent ne pouvant prendre la charge d'assumer à lui seul cette fonction. Comme il désinvestissait les temps d'accueil inscrits dans son emploi du temps en refusant de s'y rendre, il se retrouvait seul, et nous le retrouvions aux toilettes dans son caca, ou à piquer des couches aux autres jeunes pour se les appliquer – dans une sorte d'objectalisation de son être par l'objet caca – . Il ne s'agissait pas d'être sur son dos, ni de le coller, ni de le flicker, il s'agissait seulement de se préoccuper de lui, au sens peut-être de la "*préoccupation maternelle primaire*" de Winnicott. Nous étions, comme vous l'entendez dans la sphère du soin maternel
3. La tentative de traiter par "le contrat" ; contracter de l'accord et du consentement sur le

fait de s'obliger à respecter l'institution et ses circuits d'évacuation des eaux, cette institution dont il est solidaire. Augustin fut très honoré de signer le contrat mais sans résultat aucun. Le contrat, c'est louable, mais c'est sur fond d'un consentement qui n'engage que la volonté et non la réponse inconsciente.

4. Estimant que le problème avait trop duré, nous avons recouru à la solution d'un temps d'exclusion; "accueil externalisé" sous la forme d'une semaine chez une famille d'accueil. Il s'agissait de mettre une limite à son pouvoir de nuisance. Augustin, marqué tout de même : *"Je vais être exclu, je ne sais pas si je te reverrai un jour"*.

Aucune de ses tentatives n'a eu l'efficacité d'un point d'arrêt à ses agissements, même si elles ont compté dans la dialectique maintenue avec Augustin. Nous est venue alors l'idée de changer de perspective en nous faisant porteur d'un autre discours auprès d'Augustin; non pas l'inviter à penser son avenir, ce qui équivalait pour lui à le pousser dehors, mais l'inviter à saisir l'Autre; le président du Conseil Général, un chef de service de la Maison Départementale pour les Personnes Handicapées pour leur rappeler leurs missions d'une place ailleurs à lui trouver. Augustin a été invité à leur écrire, ce qu'il a fait avec son référent. Il a été reçu à la MDPH. Nous avons ainsi convoqué l'Autre de la garantie, sur le versant du soin paternel où quelqu'un est appelé à se lever pour répondre. Nous avons convoqué le dire de l'Autre dont sa responsabilité est de faire une place à Augustin. Certes l'Autre de la garantie n'est pas toujours fiable, pas toujours à la hauteur, alors on l'a à l'oeil, on le surveille...

Nous n'avons plus entendu parler des canalisations bouchées. Cette cessation du symptôme nous a paru être en lien avec l'invention de ce nouveau dire qui a émergé au fil de nos élaborations pour construire un positionnement éclairé du réel qu'il y avait en jeu. Il s'est réinscrit dans le cours de la vie institutionnelle, certes en faisant valoir son statut singulier de Chef du monde. C'est un chef qui a tellement besoin de ses sujets – nous, les professionnels – non pas tant pour asseoir sa domination que parce que nous sommes les seuls à pouvoir lui restituer son humanité.

